

ANATOMIE DU REGARD

POÉSIES D'AMOUR ET D'EXIL

J'ai traduit presque toutes les œuvres poétiques de Zoé Valdés, des vers de sa jeunesse (*La gana sagrada*, sa première œuvre mature) à son initial recueil de poésies *Respuestas para vivir*, mais aussi *Traduire la nuit* (un livre de poésies écrites en français et traduites en italien avec la collaboration de Patrice Avella), jusqu'aux derniers recueils *Todo para una sombra* et *Breve beso de la espera*. J'ai toujours été un lecteur assidu de sa prose, depuis la fin des années quatre-vingt-dix dès que Frassinelli et Giunti la publièrent en Italie ; je suis tombé amoureux de *Cafè nostalgia*, *Te dí la vida entera* et *La nada cotidiana*, œuvres qui révélaient toutes les contradictions d'un Cuba post-révolutionnaire. Zoé Valdés est une auteure cubaine qui a su représenter la douleur de l'exilée et la tristesse de l'abandon de sa patrie avec les instruments de la littérature en l'exaltant de sa poésie. *Anatomia de la mirada* (*Anatomie du regard*) débute avec José Martí et Juana Borrero, véritables icônes de la poésie, qui, comme elle, ont écrit sur l'amitié, l'amour et la passion, expérimentant avec leur propre existence l'abandon et l'exil. La poésie fluide et languissante du fleuve des regrets d'un pays perdu, une poésie

imprégnée d'amertume pour une terre qui incarcérait ses poètes, pour une mer lointaine, inatteignable, pour les routes d'une ville qui (comme le souvenir d'une mère) existaient seulement dans les songes. Ses vers parcourent les terrasses de café de Paris même si cela ne ressemble pas aux mêmes lieux perdus de son passé à La Havane, lieu de l'âme où la liberté représentait le rêve, citant Kavafis, se souvenant de Malecón inspiré par les faibles lueurs du soir d'une lune mélancolique.

Zoé Valdés, pourtant, ne regrette rien de sa vie à Cuba. Elle n'en a conservé que ses sentiments, familiaux envers sa fille, son mari, ses frères vivant dans le New Jersey, ses livres, culturels envers les films ou les poésies de son île d'où elle ne reste en contact qu'avec un cousin de La Havane vivant la peur au ventre. Certains de ses poèmes témoignent le grand amour pour sa fille Luna, adolescente révoltée (ressemblant fortement à sa grand-mère), qui retient d'un doigt le printemps, tellement différente d'elle qui n'a jamais fréquenté un concert rock et ne sait pas parler français sans l'accent cubain. Zoé Valdés transcrit sans fil conducteur précis les tonalités sentimentales douloureuses comme celles du souvenir de ses parents enterrés dans un cimetière lointain, la tendresse de voir sa fille grandir, les regrets des amis perdus, les jolis souvenirs de sa jeunesse fréquentant un simple parc

de jeux pour enfants pour aboutir à la colère contre une dictature qui a modifié tout un pays, contrariant le cours de son histoire, contraignant familles entières à un triste exil. Dans son œuvre plane l'amertume de cette prise de conscience : de mourir sans pouvoir de nouveau regarder la lune trônant haut dans le ciel, géante et jaune, comme une nuit vécue dans son passé lointain, sur la rive d'un baiser, amoureuse et ardente, le long de la mer de son pays.

GORDIANO LUPI

C'est Joseph Brodsky, autre poète chassé d'un pays socialiste, qui l'affirme : « Dans notre profession, cette condition que nous appelons l'exil est, avant tout, un évènement linguistique : être éjecté de sa langue maternelle et s'y réfugier aussi. » Telle apparaît Zoé Valdès après un quart de siècle d'exil parisien. Parfaitement avertie que tout boulevard haussmannien débouche de droit sur une rue havanaise, elle écrit au fil d'une vie perdue et regagnée au jeu des mots et de la mémoire. Être ici, ne plus être là-bas, et pourtant rester soi-même.

Lire Zoé Valdès en français c'est, dans le cas de ce recueil, dépasser le marché qu'encave toute traduction :

jour de la lecture en sachant la trahison de la langue d'origine. Nous n'en sommes plus là : le quart de siècle, le poids des songes et des faits, les tribulations d'une poétesse havanaise et pourtant parisienne, sont des atouts essentiels dans une création aboutie. Le « jardin touffu de l'exil » dont il est question ici est devenu un lieu unique, étendu d'un continent à l'autre. C'est une poésie qui pose un établissement comme se nommaient les comptoirs ouverts par les marchands au temps de la découverte de nouveaux mondes.

Oui, Zoé Valdès est établie à Paris sans avoir rien laissé derrière elle. Ses blessures, sa tension sont avouées. Sa plénitude aussi car sa création est diablement maîtrisée. Un quart de siècle pour atterrir avec le bagage intact de la nostalgie, mais assez de puissance aussi pour dire le lieu et une vie conquise c'est le cadeau que la décantation offre aux artistes tenaces. Le temps aidant, car cette œuvre sera lue de façon durable, la part du chagrin s'effacera et il restera, l'ampleur, le saut étonnant : un talent inouï éjecté de La Havane pour mûrir à Paris sans cesser de rester unique.

JEAN-FRANÇOIS FOGEL